

Zeitschrift: Bulletin de la Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles = Bulletin der Naturforschenden Gesellschaft Freiburg

Band: 71 (1982)

Heft: 1-2

Artikel: La fondation de la Société fribourgeoise des Sciences Naturelles

Autor: Dubas, Jean

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-308604>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La fondation de la Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles

par JEAN DUBAS,
1700 Fribourg, Fort-St-Jacques 17

1. Climat politique et socio-culturel au début du XIX^e siècle

La fondation de la Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles est due à des circonstances particulières, dans une époque de grands bouleversements politiques et culturels. Cette situation agitée, commune à l'ensemble de la Confédération helvétique, était la conséquence de la Révolution française. Après un timide essai d'unification sous le titre éphémère de République une et indivisible, elle revenait sagement au régime des autonomies cantonales, par la grâce de Bonaparte en personne.

Sous l'Ancien Régime et d'après l'opinion d'Antonin Raemy de Bertigny, le système politique se mouvait calmement, sans savantes combinaisons. « Il y avait dans les sommités gouvernementales quelques chefs très éclairés et très capables de diriger le gouvernail. De fortes études, comme on les comprenait alors, puisées dans les classiques latins de l'antiquité et dans les ouvrages d'une philosophie toujours chrétienne et dégagée des paradoxes modernes, ébauchaient l'éducation qu'un séjour dans une université étrangère et des voyages venaient compléter. Tout était solide dans l'instruction qui se conférait. Elle embrassait à la vérité peu de branches; elle ne formait guère que des hommes spéciaux qui demeuraient étrangers à une multitude de connaissances exigées de nos jours, mais aussi elle n'avait pas l'inconvénient de surcharger la mémoire de toutes espèces de notions superficielles dont il ne reste presque rien dans l'esprit quand on a tout effleuré et fort peu retenu. Les collèges actuels (ceux de 1869) offrent sans doute le moyen d'initier in *omne re scibili*. Mais la science ainsi conquise, trouve-t-elle un fonds assez solide pour jeter une ancre affermie dans des sables mouvants? Je suis loin de le penser ». Ce type de culture sélective, destinée avant tout à la direction des affaires, était réservée à un petit nombre: la grande majorité de la population restait inculte et ignare particulièrement de toute connaissance scientifique. Telle était l'orientation de l'instruction et de la science sous le système patricien. M. de Raemy en était un partisan convaincu.

Malgré des contrôles sévères et de lourdes peines infligées aux récalcitrants, les idées des philosophes et les bouleversements annonciateurs de la Révolution en France commençaient à provoquer une fermentation des esprits et un éveil bienvenu pour les sciences de la nature. Jean-Jacques Rousseau avait attiré l'attention sur la nature et toutes les merveilles et qualités qu'elle offrait; les rédacteurs de l'*Encyclopédie universelle des sciences et des arts* avaient fourni à toute intelligence curieuse de nouveautés, l'occasion de s'instruire et de se renseigner par le menu détail.

Dans le canton, le collège St-Michel était un foyer de culture. L'étude des sciences, bien que modeste, commence à dispenser à ses élèves, généralement membres de la classe dirigeante, des connaissances nouvelles: non seulement étude des humanités mais encore rudiments de chimie et de physique – on utilisait les célèbres traités de l'abbé Nollet –, cours de géographie, d'astronomie et de mathématiques supérieures. Pour s'en persuader, il suffit de jeter un regard sur la *ratio studiorum* des Jésuites!

Le patriciat lui-même et surtout la noblesse en contact permanent avec les cours d'Europe et leurs voisins de Berne et de Genève connaissent et appliquent avec succès les nouvelles théories agricoles. En cachette ils lisent même les œuvres des philosophes nouveaux, en particulier celles de Voltaire et de Diderot. La composition de quelques bibliothèques de famille «ayant droit aux charges publiques» montre qu'à Fribourg aussi une soif de connaissances et de nouveautés se manifestait de plus en plus. Tout en restant fermement attachée au système politique aristocratique, dont les pouvoirs étaient d'origine divine, la classe au pouvoir n'était pas sans ignorer l'ouverture démocratique «qui se faisait jour non seulement en Europe» mais dans le pays même. La révolution de Nicolas Chenaux et de ses amis, hommes souvent instruits et influents, celle des fidèles sujets de la Singine ne pouvaient manquer de faire réfléchir un patriciat en proie à des dissensions internes: la noblesse écartée de certaines charges publiques tendait la main à une bourgeoisie «ordinaire» et urbaine de plus en plus remuante.

On connaît les grands événements politiques de l'époque: l'arrivée des troupes françaises appelées par les populations du pays de Vaud et du sud du canton; l'échec d'un gouvernement acceptant trop tard une égalité entre les citoyens. Trop tardivement, il propose de «conseiller ses bien-aimés bourgeois et gens de la campagne... sur les changements que l'on trouverait utile de faire de la part du gouvernement». Le canton de Fribourg, réduit à la seule ville entourée uniquement de ses anciennes terres, capitule le 1^{er} mars 1798. Pour la première fois de son histoire, elle subit l'occupation étrangère et le poids écrasant des contributions de guerre imposées par les vainqueurs puis par la toute jeune République helvétique.

L'essai de centralisation avec un préfet national par canton ne donne pas les résultats escomptés par les patriotes et par tous les esprits fatigués du despotisme de l'Ancien Régime. Malgré les difficultés et les disputes entre cantons, le nouveau système apporte à la Suisse et au canton de Fribourg en particulier un air nouveau et un désir d'ouverture et de progrès pour tous. C'est l'instruction publique qui va bénéficier le plus des changements de mentalité. Le pouvoir central désire sincèrement assurer une culture générale à l'ensemble de la population du pays. Au lieu d'une école dépendante de quelques communautés publiques, d'institutions religieuses intéressées d'abord à la formation de ses adeptes et de ses cadres, le nouveau *ministre de l'Instruction et des Arts, Stapfer* s'efforce de planifier une instruction généralisée et organisée par degrés. Il lance même une vaste enquête et une sorte de concours pour établir un projet d'écoles répandues sur tout le territoire de la république: projet audacieux, innovation importante destinée à mettre en place une institution très originale!

C'est à ce point précis de notre histoire, que se manifeste un Fribourgeois de génie: le père cordelier Grégoire Girard, qui sera plus tard un membre éminent de la Société des Sciences Naturelles. Le projet qu'il propose au ministre est agréé en haut lieu. Malheureusement, les difficultés dans lesquelles s'enlise le nouveau régime empêchent la réalisation du programme. Il est remis à des temps plus sereins. Quant à Girard, membre d'un clergé

progressiste et libéral, il s'est fait connaître par son coup d'essai ; il est nommé aumônier de la Diète helvétique et s'installe à Berne, comme premier « curé » de la ville depuis la Réforme.

Mais le cordelier n'est point le seul à profiter de l'évolution issue des idées de 89. Apparenté à la noblesse du pays par sa mère, née de Landerset, il a l'occasion de partager ses idées libérales avec une partie des hommes influents du canton. On sait qu'à l'époque, quelques nobles, les Philippe de Diesbach, les d'Affry, l'évêque de Lenzbourg même n'étaient pas mécontents de la chute du patriciat ; sans être partisans de la disparition de la Royauté en France, ils acceptent les idées nouvelles favorables à une plus grande égalité. Comme on le verra surtout durant la période de Médiation, ils partageront le pouvoir avec la nouvelle génération des « nantis ».

Il y a parmi les personnages influents en ville de Fribourg, mais aussi dans quelques villes et villages aux extrémités du canton, des citoyens avides de changement et favorables à la culture et aux sciences de la nature. Tout en restant très attachés à une religion à majorité catholique, ils manifestent un désir de libéralisation et de renouveau : séparation des pouvoirs, chances égales pour tous, allègement de la liturgie, œcuménisme de tolérance, mise au pas d'une Eglise omnipotente, surtout dans le domaine de l'instruction scolaire. On ne veut pas supprimer l'orientation religieuse d'une population restée fidèle à ses traditions : il s'agit, en suivant les Philosophes des Lumières et les récentes expériences républicaines, de détacher du pouvoir de l'Eglise et de l'évêque plus particulièrement tout ce qui ne relève pas de la religion. On sait notamment que dans le domaine des écoles un contrôle strict était assuré sur les manuels, les enseignants et par conséquent sur les élèves. Les retards dans le domaine scientifique en particulier, de la hiérarchie catholique, avaient ralenti les progrès techniques dans la région fribourgeoise en la conservant dans un état moyenâgeux regrettable.

La période où va naître notre Société paraît alors favorable à un rattrapage culturel et scientifique. L'ouverture d'esprit du groupe d'intellectuels rassemblés autour du Père *Girard* et du Chanoine *Fontaine*, son cousin, fait augurer d'un développement réjouissant en ville de Fribourg. Les écoles deviennent florissantes à tous les niveaux ; les courants de participation aux activités culturelles et sociales, en Suisse et à l'étranger, circulent à travers tout le pays. Fribourg accroît ses contacts avec l'extérieur, non plus seulement par ses hommes engagés au service de l'étranger ou par ses commerçants enrichis par les traités et leurs fournitures aux armées de l'Empire, mais aussi par les intellectuels et les enseignants qui échangent leurs expériences et leurs théories avec des collègues de France, d'Italie, de Prusse et d'Angleterre.

Malheureusement ces brillantes espérances sont stoppées par un clergé conservateur, soumis à un nouvel évêque – resté trop longtemps en son siège épiscopal –, Mgr Yenny. Acquis à l'idée d'un prochain retour à l'Ancien Régime, ils ruinent avec l'aide du patriciat tout espoir de progrès et d'évolution. Le canton, qui joua un rôle enviable sous l'Helvétique et la Médiation – Louis d'Affry, deux fois landamman, fut le confident de Bonaparte – va se refermer sur lui-même, pendant les 15 années de la Restauration patricienne. Suivront deux périodes plus favorables à une participation à l'évolution de la Suisse nouvelle : la *Régénération* avec un début de régime libéral en 1830 évoluant dangereusement vers la guerre civile du Sonderbund ; et une seconde période de progrès économiques et d'organisation politique, inutilement teintée d'intolérance et d'incompréhension sociale, le *Régime radical*. Ces deux époques d'une dizaine d'années chacune, grosses de luttres

d'influences et d'intérêts divergents dans une Suisse en proie à une radicalisation des opinions partisans, ne permirent pas vraiment de faire progresser à nouveau chez nous l'instruction et l'éclosion des sciences et des arts. Les efforts déployés et les quelques succès enregistrés ne furent que de quelque durée, emportés par le torrent des luttes et des divisions religieuses. Les relations de groupe, dans le canton, à la suite du renvoi du Père Girard, sous le prétexte de la mauvaise influence de son enseignement mutuel, devenaient difficiles d'autant plus que le chanoine Fontaine, lui aussi, était l'objet de critiques et de persécutions répétées. A l'extérieur, la position du canton, dans les affaires de Neuchâtel, de Bâle et des couvents d'Argovie, sans parler du Sonderbund, provoquent son isolement et sa mise en défensive.

Ce n'est qu'au moment où la révolution industrielle aura déjà propulsé aux premières places la plupart des autres cantons suisses, que Fribourg s'éveillera au progrès et au monde moderne.

Avec un retard économique certain, le canton fera néanmoins à la fin du siècle passé, un effort impressionnant : région à dominance agricole et à revenus modestes, il créera en 1889 une Université à vocation catholique. D'abord fondée sur une base étroite, cette Haute école verra son influence prendre progressivement une dimension universelle. C'est, dès l'époque de ce renouveau culturel, que notre Société a vu son importance s'accroître et son développement s'accélérer. La fondation en 1895 de la Faculté des Sciences a fait de notre Société une institution vraiment scientifique.

A travers les vicissitudes du siècle passé, notre société a dû s'y reprendre à deux fois pour former un groupe actif. Les crises politiques et religieuses qui ont bouleversé la Suisse voilà bientôt deux cents ans ont retardé les efforts des premiers chercheurs du canton.

Ce n'est qu'après une nouvelle période de stabilité restaurée à partir de 1857, que la moisson semée après la Révolution a pu être récoltée. Il n'est que juste de reconnaître à chaque époque ses propres mérites!

En voilà assez sur le climat régnant au moment des jeunes années de la Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles. Il est temps de connaître les circonstances de sa fondation en 1832.

2. Fondation de la Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles

Si nous abandonnons l'aspect politique de l'époque où prit naissance notre Société, nous ne pouvons complètement ignorer l'attitude initiale peu favorable de la hiérarchie catholique. Après avoir laissé planer un espoir d'ouverture intellectuelle et de progrès social, elle s'est à nouveau enfermée dans un système traditionnel et réactionnaire. Ne nous étonnons pas dès lors de son opposition à deux de nos fondateurs, Girard et Fontaine, tous deux candidats malheureux à l'épiscopat! Laissons de côté le silence culturel d'un clergé tout dévoué à la conception jésuitique d'une instruction élitaine.

Nous allons d'abord brièvement rappeler la carrière de quelques-uns de nos membres fondateurs. La vie et l'œuvre du Père *Grégoire Girard* puis celle du chanoine *Charles Aloyse Fontaine* montreront les chocs et les antagonismes entre la tradition aristocratique et le libéralisme philosophique et scientifique. Les recherches et les travaux des premiers naturalistes fribourgeois seront les témoignages d'un petit groupe d'intellectuels désireux d'échapper à la rigidité d'un système social dépassé.

A défaut d'archives pour cette période initiale, nous glanerons des renseignements dans les biographies des fondateurs, particulièrement dans les actes de la *Société Helvétique des*

Sciences Naturelles, fondée à Genève en 1815. Des renseignements tirés de quelques ouvrages de base sur l'évolution historique et économique du canton, comme aussi les discours inauguraux présentés lors des sept réunions à Fribourg de la Société Helvétique nous aiderons à retrouver les visages des fondateurs de notre société à Fribourg.

a) *Charles Aloyse Fontaine* (1754 Fribourg 1834), ecclésiastique et homme de science (fig. 1)



Fig. 1: Charles Aloyse Fontaine (1754–1834).

«Après un noviciat chez les Jésuites et des études théologiques à Paris il devint chanoine du chapitre de Saint-Nicolas (1782) qui lui confia diverses charges. Membre de la Chambre des Scolarques, il anima les divers Conseils d'éducation qui se succédèrent entre 1783 et 1823. Partisan de Stapfer et de Pestalozzi sous la République helvétique, il se trouva isolé dans un clergé bientôt acquis aux idées de la Restauration. Fougueux défenseur du P. Girard il se retira de la vie publique avec l'exil de celui-ci dont il demanda en vain le retour à Fribourg (1827). Acquis au renouveau religieux – liturgie, tolérance, œcuménisme –, soucieux de perfectionner l'homme par l'éducation, il a laissé une œuvre dispersée et encore mal connue, où l'on retrouve la trace de ses maîtres germaniques favorables à un approfondissement personnel du sentiment religieux: le jésuite B. Sattler, M. Sailer, le Fénelon germanique, et surtout I. Wessenberg, le grand vaincu du Congrès de Vienne. Pionnier de l'histoire fribourgeoise, il a laissé une collection diplomatique (24 vol.) et des Comptes des Trésoriers (34 vol.), manuscrits qui constituent une source inépuisable. Doué pour les langues, la poésie et l'archéologie, il s'est aussi intéressé aux sciences naturelles. En 1824, il légua aux Jésuites sa bibliothèque et sa collection minéralogique qui formèrent le noyau de la Bibliothèque cantonale et du Musée d'Histoire naturelle.»

«Il s'intéressait également aux sciences naturelles et il fut le premier Fribourgeois admis dans la Société Helvétique des Sciences Naturelles 1815. Il réunit d'importantes collections minéralogiques et zoologiques dont il fit don en 1824 à l'Etat de Fribourg et qui furent le noyau et l'origine du Musée d'Histoire naturelle de Fribourg». (Encyclopédie fribourgeoise et Dictionnaire historique)

b) *Grégoire Girard* (1765 Fribourg 1850), pédagogue (fig. 2)

«Issu d'une famille nombreuse dont le père exerçait le métier de marchand de draps et dont la mère, née de Landerset, appartenait au patriciat, il fit ses études chez les Jésuites avant d'entrer dans l'Ordre des Cordeliers. Formé en théologie à Offenburg, Überlingen et Wurzburg, il approfondit ses études de philosophie et se distingua d'abord comme prédicateur. En 1799, il fut archiviste au service du ministre Stapfer, puis curé de Berne (1800–04) où il réinstaura le catholicisme. Préfet des écoles de Fribourg (1805–23), il réorganisa et développa l'enseignement primaire et secondaire inférieur. Après la Restauration, combattu par les aristocrates et les Jésuites pour sa méthode d'enseignement simultané inspirée de Lancaster, il émigra à Lucerne où il enseigna la philosophie. Rentré à Fribourg en 1835, il s'adonna à la rédaction d'ouvrages pédagogiques et s'efforça de modérer les passions politiques. Organisateur et législateur scolaire, il a su traduire les théories de Pestalozzi dans les réalités de l'école publique et a réussi à mettre la langue maternelle au centre de l'enseignement primaire. Il fut un pionnier de l'enseignement du premier cycle secondaire commercial comprenant l'allemand et l'anglais. Il préconisa la méthode active et l'enseignement par groupe, stimulant ainsi la solide formation des futurs enseignants dans les écoles normales. Son ouvrage de l'enseignement régulier de la langue maternelle (1844) fut couronné par le prix Monthyon.» (Encyclopédie fribourgeoise)

c) *François Bourquenoud* de Charmey, conseiller d'Etat (1775–1837)

«J'ai un triste, un pénible devoir à remplir, celui de jeter quelques fleurs sur la tombe d'un ami, qui le fut aussi de la nature, particulièrement de flore, au culte de laquelle il voua une grande partie de sa vie.

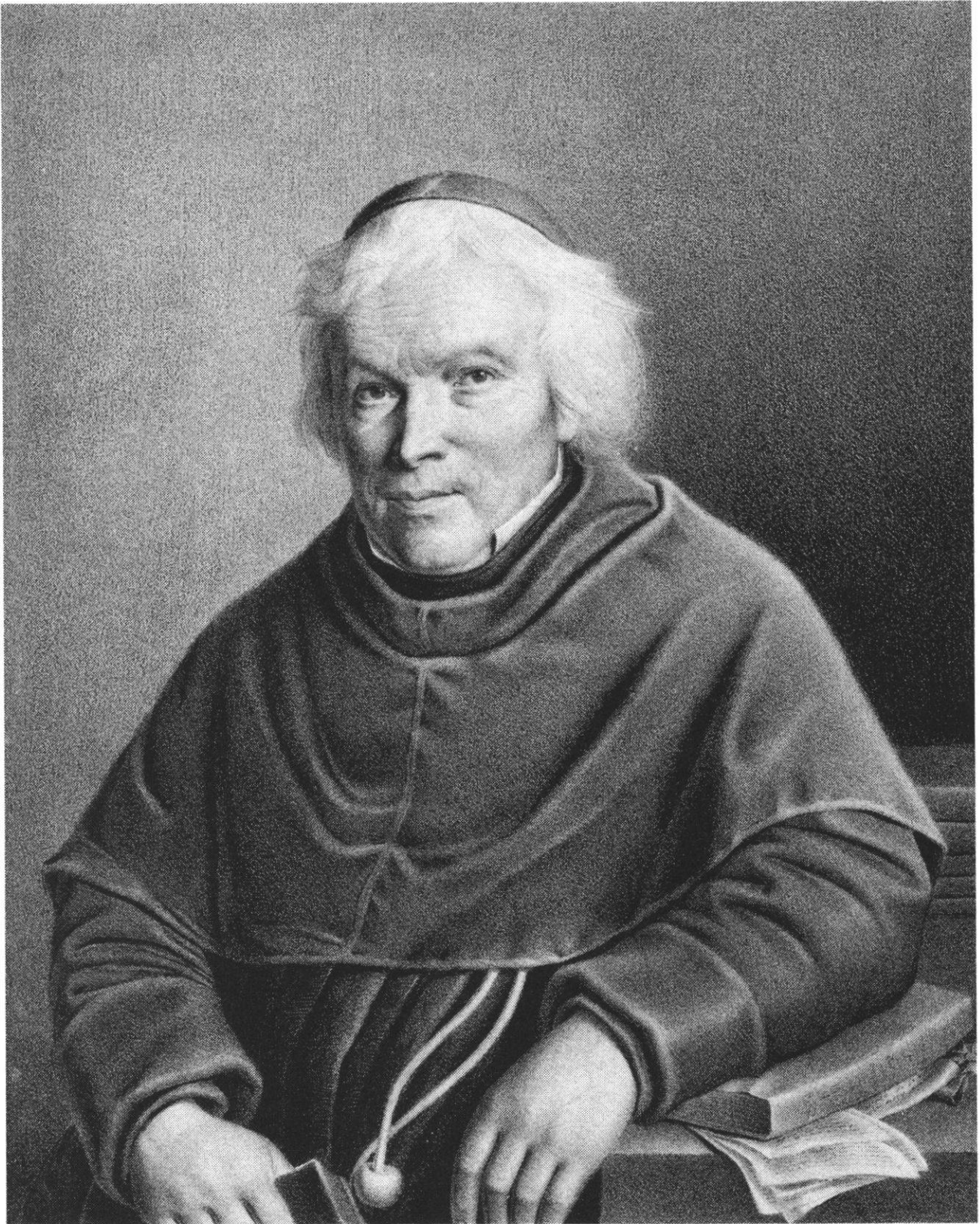


Fig. 2: Grégoire Girard (1765–1850).

M. François Bourquenoud naquit à Charmey le 25 avril 1785, dans cette belle vallée de la Gruyère fribourgeoise, si riche en beautés de tous genres, surtout en plantes, qui y forment un véritable jardin botanique, soit dans les vallons dont toute cette contrée alpestre est coupée, soit sur les cimes et flancs des montagnes d'un aspect à la fois grandiose, imposant, varié à l'infini et gracieux comme les paysages qu'à tracés Salomon Gessner.

C'est sans doute à ces tableaux pittoresques que M. Bourquenoud avait continuellement devant les yeux, qu'il faut attribuer le goût précoce de l'étude des sciences naturelles, qu'il commença de bonne heure, sous la direction du père Niquille, son compatriote. Cet ancien jésuite l'initia aussi dans la connaissance de la langue latine et de l'histoire. Son élève, qui a toujours été très studieux, apprit aussi l'allemand ; et tout en s'occupant de travaux ruraux, il trouvait le temps de chasser le chamois, de cueillir des plantes, de former un herbier, de continuer ses études, de rendre des services à ses amis, et d'écrire une Flore fribourgeoise, dont le manuscrit est devenu la propriété de la Société Economique de Fribourg, qui l'a placé dans sa bibliothèque, rendue publique depuis le printemps dernier. Son herbier, en échange, qui a été acheté par le gouvernement, se trouve dans le Musée cantonal au bâtiment du Lycée à Fribourg.

M. Bourquenoud a rassemblé en outre des matériaux pour l'histoire de la Gruyère en général, et pour celle du Val de Charmey en particulier. C'est une collection précieuse, faite avec soin, et dont je possède une copie. Il y a joint une Introduction à l'histoire naturelle du pays et Val de Charmey, très-bien divisée.

Il dit à l'article botanique : « Attiré par les charmes de cette branche de l'histoire naturelle, j'en ai fait mon amusement ; et pour ne point le rendre infructueux, je me suis occupé à former un herbier raisonné et classé selon le système de Linnée ; seulement du pays de Charmey, il s'y trouve plus de onze cents plantes, quoique je suis encore bien loin d'avoir complété la Cryptogamie ; et il ne se passe pas d'année, que je ne l'augmente par quelques nouvelles découvertes. »

M. Bourquenoud, qui était ami de M. le doyen Dematra, de Corbières (né le 14 avril 1742, décédé le 2 avril 1824), contribua à la publication de l'Essai d'une monographie des rosiers indigènes du canton de Fribourg, 1818, dont je joins un exemplaire, en ajoutant que l'herbier qu'avait formé M. Dematra fait partie de la collection phytologique du Musée cantonal.

M. Bourquenoud laisse encore un manuscrit, intitulé : Voyage en Valais, dont j'ai publié, avec sa permission, un extrait libre (Die Reise nach dem Wallis; Erheiterungen; Aarau, 1822, erster Band, S. 193), ainsi que sur les Trappistes à la Valsainte, pour lesquels il avait beaucoup de prédilection, mais que le Grand-Conseil ne voulut pas de nouveau admettre en 1831.

Dans le tome X du Conservateur suisse, M. Bourquenoud a fait insérer, pag. 277, une Tournée dans les montagnes du canton de Fribourg, à laquelle M. le doyen Bridel a joint quelques notes. Dire que M. Bourquenoud a été nommé membre du Grand-Conseil et du Conseil d'Etat en 1814 ; que quelques années plus tard, en 1819, il s'est retiré des affaires publiques pour vivre au sein de la belle nature dans sa vallée chérie ; qu'en novembre 1821, il s'est marié avec Magdelaine Andrey, de Cerniat, qu'il eut le malheur de perdre le 9 août 1829, et qui lui a laissé six enfants en bas âge ; et qu'en 1831, ses compatriotes le nommèrent député au Grand-Conseil, c'est dire en peu de mots qu'il était bon citoyen, magistrat intègre, mais se laissant trop facilement diriger par le parti rétrograde, et que dans son intérieur il vivait patriarcalement, comme un simple montagnard, qui, sous une modestie non affectée, cachait des connaissances variées. Voilà une esquisse rapide d'une courte vie utilement employée.

Depuis 1815, M. Bourquenoud était membre de la Société des Sciences Naturelles.

Le 22 décembre 1836, il m'avait écrit : « La température si variable de cette année est vraiment pénible pour les tempéramens faibles, qui sont sensibles aux impressions de l'air.

J'ai voulu, avant hier, me mettre en route au milieu du jour et par un beau soleil ; arrivé dans le bas du village, un air de brouillard, accompagné d'une légère bise, m'a de suite causé une oppression de poitrine, chose que je ne me rappelle pas d'avoir éprouvée. De suite j'ai reviré de bord, crainte de m'attirer de nouveau le rhume et peut-être pis. » Puis après quelques compliments de nouvelle année, il ajoutait : « Voici plus de vingt-six ans que nous sommes en relation plus ou moins fréquente, et toujours liés sans interruption, quoique tout ait été plusieurs fois révolutionné autour de nous : nous continuerons de même jusqu'à la fin ».

Hélas ! cette fin était bien proche ; le 2 mars il m'écrivit pour la dernière fois ces lignes : « Je suis en convalescence d'une pleurésie que j'ai eue en janvier ; il me manque le bon temps pour pouvoir sortir ; mon train va assez bien ; je n'ai pas eu de rechute, grâce à Dieu ! » Et le 15 du même mois il avait subitement cessé de vivre et de souffrir. » (F. Kuenlin, Actes SHSN)

d) *Franz Kuenlin* de Fribourg (1781–1840)

« Kuenlin Franz (1781 Tavel 1840). Historien et statisticien. Né au château de Maggenberg, il fut membre du Grand Conseil et vice-chancelier (1814) avant de devenir secrétaire du Conseil de justice (1816–40). A partir de 1830, il se voua entièrement à son œuvre qui culmina avec le Dictionnaire géographique, statistique et historique du canton de Fribourg publié en français en 1832, et en allemand, dix ans plus tard. Ce patricien était un esprit libéral qui se désignait lui-même comme un progressiste, mais à qui ses contemporains attachés au conservatisme reprochèrent son sens critique. Avec le recul du temps, la diversité de ses talents est impressionnante : précurseur de statistique moderne, premier rassembleur de légendes populaires, pionnier de la géographie, journaliste rigoureux, historien au sens critique aiguisé et remarquable compositeur de musique. » (Encyclopédie fribourgeoise)

e) *François-Joseph Lager*, médecin à Fribourg (1799–1870) (fig. 3)

« François-Joseph Lager naquit en avril 1799, à Münster, dizain de Conches, dans le Haut-Valais. Ses honnêtes parents, de condition bourgeoise et de mœurs patriarcales, ne se doutaient pas que leur enfant illustrerait un jour leur nom et leur famille. Le jeune Lager laissa apercevoir de bonne heure un goût particulier pour l'étude ; les fleurs surtout avaient déjà pour lui un indicible attrait, et son bonheur était d'aller dans les prairies de son père cueillir les présents que Flore se plaît à verser dans ces riches contrées. Ses facultés s'étant rapidement développées, son père l'envoya commencer ses classes à Lucerne, où il demeura sept ans. Comme il était l'aîné d'une nombreuse famille, ses pieux parents le destinaient à l'état ecclésiastique. Après avoir terminé son cours de philosophie à Soleure, il vint à Fribourg en 1819, pour y commencer ses études théologiques ; mais il vit bientôt qu'il n'avait aucune vocation pour la carrière à laquelle sa famille le destinait.

Animé d'une foi vive et des sentiments de la vraie charité chrétienne qu'il avait hérités de ses ancêtres, il comprit cependant que tout homme ne se doit pas seulement à lui-même, mais à la société entière, et qu'il doit concourir de tout son pouvoir à l'amélioration de la destinée commune. Il prit alors la résolution d'étudier la médecine.

En 1821, il quitta Fribourg, le sac sur le dos, ayant à peine de quoi faire son voyage, et se rendit à Dijon où un proche parent, aumônier d'un régiment suisse, lui accorda l'hospitalité. La Providence, toujours admirable dans ses vues, voulut que le jeune Lager y trouvât



Fig. 3: François-Joseph Lager (1799–1870).

encore un autre parent, le capitaine Lager, qui l'encouragea dans son dessein, lui fournit les moyens de commencer ses études médicales dans cette ville et de les continuer deux ans plus tard à Fribourg en Brisgau, où il obtint, en 1827, son diplôme de docteur.

Cédant aux instances de quelques amis et encouragé par l'accueil bienveillant qui lui avait été fait lors de son premier séjour, il vint bientôt après se fixer dans notre ville, où il vécut pendant quarante ans entouré de l'estime et de l'affection générales. En 1830, il fut honoré de la confiance des célébrités françaises qui étaient venues demander à notre ville cette généreuse et bienveillante hospitalité qu'elle n'a jamais refusée au malheur et à l'infortune. Ce fut alors qu'il fit la connaissance et gagna l'estime du célèbre Dr. Récamier, qui tenta vainement de l'attirer en France par les offres les plus brillantes. Suisse de cœur et d'âme, il ne voulut jamais consentir à sacrifier son patriotisme aux brillantes espérances qu'il pouvait attendre avec raison de l'avenir qui lui était offert.

Nous l'avons déjà dit : le savant qui nous occupe sentit de bonne heure combien l'amour de la botanique embellit et anime nos jours, et quels suaves délassements cette étude procure au milieu des ennuis et des déceptions souvent si amères de la vie : c'est bien elle aussi qui a obtenu toute sa prédilection, c'est elle qui l'a illustré aux yeux du monde savant.

Ce fut pendant son séjour à Dijon que son goût si prononcé pour la botanique commença à prendre sérieusement racine dans son esprit investigateur ; sa prédilection pour cette science si vaste dans son objet, si précieuse dans son application et si féconde en agréments, est née des herborisations répétées sur les remparts et dans les environs de cette ville. La riche collection qu'il a léguée à notre Musée cantonal doit contenir un bon nombre de plantes plus ou moins rares récoltées à cette époque avec le Dr. Kämpf, son compatriote, chirurgien de la garde royale, qu'il trouva aussi à son arrivée à Dijon.

Fixé définitivement au milieu de nous, dans cette ville de Fribourg qu'il avait choisie comme une seconde patrie, il consacrait à la botanique tous les moments libres que lui laissait l'exercice de sa profession. Avec quelle ardeur et quel amour il recherchait partout où il les supposait les riches présents de Flore : les rochers escarpés, les montagnes aux flancs déchirés, les vallons, les plaines, les marais, les bords de nos étangs et de nos rivières, tout fut mis à contribution pour former cette magnifique et précieuse collection qui rendra un perpétuel hommage aux travaux, aux connaissances et au zèle peu commun de notre célèbre compatriote. Il fit dix-sept fois la longue et pénible course de Fribourg aux Morteys ; Foliéran, Brenlaire, le Kaiseregg ont été plusieurs fois témoins de son intrépide courage. Les difficultés, les dangers même n'étaient pas capables de l'arrêter dans la poursuite de ses nobles conquêtes. Un jour qu'il était occupé à cueillir sur les murs du Varis (Fribourg) sa gracieuse *Campanula subramulosa*, JORD., il tomba, se luxa le pouce et roula jusqu'au bas du talus plutôt que de lâcher ou de laisser écraser sa chère et précieuse touffe.

Les travaux et les succès du Dr. Lager dans la flore suisse en général, dans la flore du Valais et celle de Fribourg en particulier, sont suffisamment connus des membres de la Société Helvétique. » (Actes SHSN 1872)

Relations avec la Société Helvétique

Après avoir relaté les événements de la vie de nos fondateurs, tels qu'ils ont été vus par leurs contemporains, nous donnons en note quelques indications statistiques sur les relations de nos membres avec la Société Helvétique des Sciences Naturelles entre 1815 et 1880, date

de parution de nos propres publications, bulletins et mémoires. Nous indiquerons le lieu et les dates de la réunion annuelle de la Société Helvétique des Sciences Naturelles, suivis des admissions de membres issus du canton de Fribourg; suivent le nombre de Fribourgeois présents à la session annuelle, et l'effectif de notre Société donné par la Société mère. Ces deux derniers renseignements seront signes de la vitalité du groupe fribourgeois et des contacts au niveau national oscillant au gré des hommes, des distances et des événements.

Première période SHSN

1^{re} séance annuelle:

1. Genève: 5–7 octobre 1815.
Fondation SHSN 6 octobre 1815
par 22 membres de Genève,
7 membres de Berne et
7 membres de Lausanne.

N.B. Il existait à Fribourg dès 1812 une Société Economique dont plusieurs membres furent fondateurs de la Société Fribourgeoise des Sciences Nat.

	Admissions	Présents	Effectifs
	Charles A. Fontaine	0	1

2^e séance annuelle:

1. Berne: 2–4 octobre 1816.
Présent sur liste des membres en 1816:
François Bourquenoud, Conseiller d'Etat.

		0	2
--	--	---	---

Deuxième période SHSN

3. 1. Zurich 6–8 octobre 1817.
Cite un groupe à Fribourg autour de Bourquenoud

	C. Deglise	–	3
--	------------	---	---

4. 1. Lausanne 27–29 juillet 1818

	Buman, Goetz	–	
--	--------------	---	--

5. 1. St. Gallen 26–28 juillet 1819

	Lagger, Farvagnié	1	démission 1 ? 6
--	-------------------	---	--------------------

6. 2. Genève 25–27 juillet 1820

	–	–	6
--	---	---	---

7. 1. Bâle 23–25 juillet 1821

	–	–	6
--	---	---	---

8. 2. Berne 22–24 juillet 1822

	Kuenlin, Longchamp, Monnerat, Lutthy		
--	--------------------------------------	--	--

9. 1. Aarau 21–23 juillet 1823

	Cosandey DM		2
--	-------------	--	---

10. 1. Schaffhouse 26–28 juillet 1824

	Comte		
--	-------	--	--

			Admissions	Présents	Effectifs
11.	1. Soleure	27–29 juillet 1825	Monnerat		13
12.	1. Coire	26–28 juillet 1826	–	–	13
<i>Troisième période</i>					
13.	2. Zurich	20–22 août 1827			
14.	2. Lausanne	28–30 juillet 1828	Müller, Volmar		
15.	1. Grand St-Bernard	21–23 juillet 1829	Griset de Forel, de Gottrau Tobie, Von der Weid Ph.	1	
16.	2. St.Gallen	26–28 juillet 1830	–		
Pas de séance en 1831					
17.	3. Genève	26–28 juillet 1832	Chavin Pat., Clerc DM, Dupré DM, Weck	5	27
Société Fribourg: fondation avec 22 membres 1832 15 septembre					
18.	1. Lugano 1 ^{er} rapport d'activité SFSN	22–24 juillet 1833	2	–	
19.	1. Lucerne	28–30 juillet 1834	–	–	†Fontaine
20.	2. Aarau	27–29 juillet 1835			
<i>Quatrième période</i>					
21.	2. Soleure	25–27 juillet 1836	–	–	
22.	1. Neuchâtel	24–26 juillet 1837	Ducret, Bussard F.	6	
23.	2. Bâle	5–7 août 1838	Lachat Ph.	1	
24.	3. Berne	5–7 août 1839	Challamel, Wicht	11	29
25.	1. Fribourg Grégoire Girard président à la place de C. D'Eglise. La Société fribourgeoise compte 50 membres dont 37 présents avec 21 admissions en plus 21 associés.	24–26 août 1840.	21	37	

			Admissions	Présents	Effectifs
26.	3. Zurich	2–4 août 1841	–	–	
27.	1. Altorf	25–27 juillet 1842	–	–	
28.	3. Lausanne	24–26 juillet 1843	Perrier F.	–	
29.	2. Coire	29–31 août 1844	–	–	
30.	4. Genève	11–13 août 1845	Schaller J. L., Michel Denis	–	43
31.	1. Winterthour	31 août– 2 septembre 1846	Engelhard DM, Glasson X. DM, Robadey F. Ph.	–	
32.	2. Schaffhouse	26–28 juillet 1847	–	–	
33.	3. Soleure	24–26 juillet 1848	Modoux J.	1	
34.	1. Frauenfeld	2–4 août 1849	–	–	
35.	3. Aarau	5–7 août 1850	–	–	40
36.	1. Glaris	4–6 août 1851	Thürler JB	–	–
37.	1. Sion	17–19 août 1852	Chenaux S., Vilmar	–	33
38.	1. Porrentruy	2–4 août 1853	–	–	–
39.	3. St. Gallen	24–26 juillet 1854	–	–	–
40.	1. La Chaux-de-Fonds	30 juillet– 1 ^{er} août 1855	–	–	–
41.	3. Bâle	25–27 août 1856	–	–	37
42.	1. Trogen	17–19 août 1857	–	–	démissions 2
43.	4. Berne	2–4 août 1858	Delley DM, Grangier L., Monnerat, Neinhaus	–	démissions 3
44.	5. Genève	24–25 août 1859			
<i>Cinquième période</i>					
45.	2. Lugano	11–13 septembre 1860	–	–	–
46.	4. Lausanne	20–22 août 1861	–	–	35
47.	2. Lucerne	23–25 août 1862	Gaillard DM	–	32

			Admissions	Présents	Effectifs
48.	1. Samadan	24–26 août 1863	–	–	
49.	4. Zurich	22–24 août 1864	–	–	démission 1
50.	6. Genève	21–23 août 1865	2		29 (27)
51.	2. Neuchâtel	22–24 août 1866	Leichty		26/ démission 1
52.	1. Rheinfelden	9–11 septembre 1867	–	–	démission 1
53.	1. Einsiedeln	24–26 août 1868	–	–	démissions 2, 1 décès
54.	4. Soleure	23–25 août 1869	–	2	démissions 2, 2 décès
55.	1. Interlaken	12 octobre 1870 pas de séance			
56.	2. Frauenfeld	21–23 août 1871	43	–	1 décès
Dès 1872 la Société Fribourgeoise se réforme et se réunit régulièrement. Entre 1865–1871 pour et Fribourg 46 reçus à la SHSN, 5 décès, 9 démis.					
57.	2. Fribourg Dr. Thürler président; deuxième rapport d'activité pour SFSN	19–21 août 1872.	–	47	88 démissions 5
58.	3. Schaffhouse Rapport annuel régulier dès cette date.	18–20 août 1873.	–	–	54
59.	3. Coire	11–12 septembre 1874	–	1	démissions 10
<i>Sixième période</i>					
60.	1. Andermatt	13–14 septembre 1875	–	4	démissions 3
61.	4. Bâle	20–23 septembre 1876	5	4	46
62.	1. Bex	20–22 août 1877	Musy Maurice 6	7	démission 1, décès 1
63.	5. Berne	12–14 août 1878		11	démissions 2
64.	4. St-Gallen	10–12 août 1879	3	2	
65.	1. Brigue	13–15 septembre 1880	–	–	décès 4, 75 membres

Les bulletins de la Société Fribourgeoise publiés dès cette date donnent les renseignements sur la société.

Liste probable des membres fondateurs de la Société Fribourgeoise

Membres fondateurs de la SFSN en 1832 (basés sur leurs bibliographies et sur leur admission ou présence à la SHSN)

			Admission SHSN	
1. Bourquenoud François	Charmey	Cons. d'Etat, 1775–1837	1815	botan.
2. Buman Nicolas	Fribourg	Prés. soc. DM	1818	agr.
3. de Castella Ernest	Neuchâtel	DM de Bulle		sect. méd.
4. Clerc Max	Riaz	DM		sect. méd.
5. Combaz Jean Jos.	Montbovon		1824	botan.
6. Cosandey	Prez		1823	sect. méd.
7. Dupré Hyacinthe	Gruyères	DM	1831	sect. méd.
8. Farvagny Pierre Aloys	Fribourg	DM	1840	sect. méd.
9. Fontaine Charles Al.	Fribourg	Chanoine, †1834	1815	
10. Goetz Joseph Ph.	Fribourg	Pharmacien, †1839	1818	chimie
11. de Gottrau Tobie	Fribourg	Préfet	1829	agr.
12. Griset de Forel Char.	Fribourg	Grand Conseil, Vice-prés.	1840	entom.
SHSN				
13. Kuenlin François	Fribourg	Secrétaire SFSN, †1840	1822	statist.
14. Lagger François Jos.	Fribourg	DM, †1870	1819	sect. méd.
15. Longchamp Marcel	Fribourg	DM	1822	sect. méd.
16. Lutthy David Ph.	Fribourg	Pharmacien	1822	chimie
17. Monnerat François	Estavayer	Pharmacien	1822	
18. Müller Ignace-Jacques	Fribourg	Pharmacien	1828	
19. Volmar Edouard	Fribourg	DM	1828	sect. méd.
20. von der Weid Laurent	Fribourg	Juge d'appel		agr.
21. von der Weid Philippe	Fribourg	Tresorier d'Etat	1829	agr.
22. Weck Albert	Fribourg	Lt Col.	1832	bot. agr.

Si nous sommes bien renseignés sur quelques membres fondateurs de la première Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles nous ne savons presque rien des circonstances qui ont présidé à sa naissance en 1832. Les archives de l'époque restent introuvables. Seuls les Actes de la Société Helvétique permettent de retrouver le squelette des premières années d'existence de la Société Fribourgeoise.

Dans son discours inaugural à la séance de Zurich en août 1817, le Président P. Uster déclare (nous traduisons) : « Notre seul membre de Fribourg jusqu'à ce jour, le conseiller d'Etat Bourquenoud, a présenté au petit groupe de Fribourg (engern Gesellschaft) une description de la flore du canton. » Il continue son exposé en parlant « de ses travaux et de ses recherches poursuivis depuis plusieurs années et présentés à la *Société Economique* du canton où l'on compte un nombre respectable de personnes savantes et distinguées de toutes conditions. Le domaine de Hofwyl, propriété de M. Odet, préfet de la Gruyère, est cultivé avec beaucoup d'attention et de soin, comme le sont d'autres régions du canton. D'autre part, il convient de souligner l'introduction par un habile pharmacien de Fribourg, de bains de vapeurs soufrées selon une nouvelle méthode parisienne ».

Ce pourrait être là une première période d'activité du groupe de « naturalistes » qui va donner naissance à la Société des Sciences Naturelles.

C'est probablement à partir de cette Société Economique fondée en 1813 et analogue à celles de Lausanne et de Berne que le mouvement a débuté. On retrouve dans la Société Economique les fondateurs mêmes de notre Société et Kuenlin affirme en 1832 que la Société Economique « possède une bibliothèque assez considérable qui avec le temps pourra être rendue publique, et en 1816 elle a publié un cahier de divers *mémoires*. La dite société comprenait cinq groupes ou *classes*, par exemple celle de Physique et Santé appelée par la suite, classe de *Sciences Naturelles et Médecine*.

C'est précisément l'admission de deux Fribourgeois dans la Société Helvétique, celle du conseiller Bourquenoud et celle du chanoine Fontaine dont nous venons de parler, qui donne l'élan nécessaire à la création d'une société cantonale affiliée à l'helvétique. En addition à son dictionnaire édité à fin 1832, F. Kuenlin écrit sous Fribourg (ville): «– *Sociétés*, (p. 282), ajouter: La Société médicale a été réunie à la Société Economique (8 sept. 1832), et une Société fribourgeoise des sciences naturelles a été fondée le 15 sept. de la même année».

La relation historique des 50 premières années de la SHSN publiée en 1865, cite à côté des 19 membres fondateurs de Genève de ceux de Lausanne, Berne, Neuchâtel, Aarau et Zurich, le chanoine Fontaine de Fribourg. La liste des membres dressée par canton pour 1815 et 1816 donne d'autre part l'indication suivante complémentaire: «Freiburg (1) Bourquenoud Franc.»

Malgré cette contraction rédactionnelle, il faut admettre que deux «naturalistes» fribourgeois furent au nombre des 30 à 33 fondateurs de la Société Helvétique des Sciences Naturelles à Genève, le 6 octobre 1815, à l'invitation lancée par M. Gosse, Président des Sociétés de Physique et d'Histoire Naturelle, et de la Société des Naturalistes.

La petite classe de «savants» de Fribourg à laquelle devaient bientôt s'adjoindre quelques médecins et pharmaciens va continuer pendant quelques années encore ses travaux et réunions en dehors ou au sein de la Société Economique.

Telle fut la première période d'activité informelle de notre Société.

Deuxième période

C'est probablement en vue d'une réunion à Fribourg que la Société prit corps définitivement.

Dans son discours d'ouverture à Genève *juillet 1832*, A. P. de Candolle déclare: «Vous apprendrez sans doute avec intérêt que ceux de nos collègues, qui résident dans le canton de Fribourg *viennent d'y organiser une société cantonale*. Quelques-uns de ses membres et son honorable président siègent parmi nous pour la première fois en cette qualité et je suis sans doute l'organe de cette assemblée en leur exprimant sa satisfaction...».

Voilà formulé clairement l'acte de naissance de notre Société, organisée par les membres fribourgeois de la Société Helvétique. Le groupement prend forme et se réunit à trois reprises durant l'année. Les Actes pour 1833 nous donnent à la fois une lettre d'excuse et le rapport de la première année d'activité.

Dans cette lettre datant du 2 juillet 1833, adressée à M. v. d'Alberti, conseiller d'Etat, président de la SHSN à Lugano les 22 à 24 juillet, le vice-président François Bourquenoud et le secrétaire Franz Kuenlin transmettent le rapport de la première année d'activité et écrivent ce qui suit: «Vous verrez par le résumé ci-joint de nos travaux que nous sommes encore des faibles commençants très peu nombreux, puisque l'un de nos membres, sur lequel nous comptions beaucoup (serait-ce le chanoine Fontaine tombé gravement malade?) nous quitte définitivement... Nous espérons pouvoir vous annoncer, Monsieur,

que nous désirions voir la Société assemblée dans nos murs l'*année prochaine*, mais la chose est absolument impossible, ce que nous vous prions de vouloir bien lui représenter en notre nom.

Notre *Lycée* n'étant pas encore achevé, le *Musée cantonal* se trouve pour ainsi dire entassé dans les combles du Gymnase, en sorte qu'on n'en pourrait faire voir que quelques échantillons, tandis que plus tard, il fera beaucoup plus d'effet. Le *grand pont* en fil de fer suspendu est encore en construction, de manière que sous tous les rapports nous devons décliner avec *trois ou quatre ans* la réunion de la Société à Fribourg...». D'autres motifs, « nous pourrions encore en ajouter beaucoup d'autres » retardent le venue à Fribourg de la Société Helvétique!

Après cette lettre et le rapport annuel pour les séances des 13.11.1832, 4.3 et 1.7.1833 le silence se fait sur notre Société; nous ne savons presque plus rien de précis sur l'activité scientifique des débutants de Fribourg.

Seul, le Dr Lager paraît travailler assidûment auprès de ses malades et courir à travers les abords de la ville et le canton pour dresser l'inventaire d'une « Flore du canton ». Les actes de la session de la SHSN réunie enfin à Fribourg en 1840 sous la présidence du *Père Girard* publient en appendice le résultat de ses 16 années de recherches persévérantes et d'« herborisations répétées sur les remparts et dans les environs de cette ville »: 109 familles de plantes avec 1272 spécimens soigneusement collectés dans un herbier légué au Musée cantonal.

Après quelques années d'activité sous la présidence de *Nicolas Buman*, les tensions politiques de la Régénération prennent le dessus. Les préoccupations scientifiques cèdent le pas à la polémique. Les membres se désintéressent de l'activité « naturaliste », ils démissionnent ou décèdent sans être remplacés. L'esprit libéral qui avait refait surface à la fin de la Restauration de l'Ancien Régime, perd de sa force, en présence d'une réaction conservatrice soutenue par les disciples de S. Ignace revenus à Fribourg en 1818. Il n'était plus de bon goût, il devenait dangereux de se prévaloir d'une philosophie issue des Lumières, ou d'une science trop raisonneuse. Le chanoine Fontaine n'avait plus la cote et se trouvait, il faut l'avouer, un peu par sa faute, persécuté en raison de ses choix politiques et de ses attitudes libérales.

Le père Girard avait dû abandonner sa méthode d'enseignement mutuel en 1823. Après un exil à Lucerne, il était revenu à Fribourg pour se plonger dans une solitude studieuse, dès 1835. Il n'en est sorti qu'une fois pour remplacer au dernier moment le président annuel, l'avoyer D'Eglise malade, prévu pour la session de 1840.

C'est par l'historique de la Société Helvétique que nous serons encore renseignés sur l'activité de notre Société jusqu'en 1864. Nous connaissons par les listes publiées les membres cotisants habitant le canton de Fribourg: il y avait 43 Fribourgeois en 1845 dans la SHSN. Ils sont 33 en 1852, puis 26 en 1866.

C'est à peine une dizaine qui répondent à l'appel en vue de faire renaître la société pour recevoir à nouveau l'Helvétique à Fribourg. A propos des rapports des diverses sociétés cantonales, il est dit que « Fribourg n'a parlé qu'une fois en 1833 » et c'était pour s'excuser de ne pouvoir tenir ses engagements! C'est d'ailleurs l'unique rapport officiel d'activités destiné aux Actes de la SHSN.

Le discours inaugural du *Dr Thürler*, président annuel de la 57^e session de la SHSN à Fribourg en 1872 permet de savoir ce qui s'est passé après la réunion présidée avec éclat par le père Girard. Cette dernière avait provoqué un espoir de réveil puisque les « scientifiques »

fribourgeois étaient au nombre de 50 membres parmi lesquels 21 jeunes recrues. Comme on l'a vu les temps n'étaient pas favorables à la poursuite d'une activité scientifique en groupe. « Dès lors, déclare le Dr Thürler, le silence s'est fait pour nous, dans le monde scientifique : le silence mais non pas l'inaction. Quelques ouvriers persévérants n'ont point abandonné la tâche commencée : mais sans lien entre eux, sans publicité dans le canton, sans un but commun qui fit stimuler et utiliser leurs recherches, ils travaillaient dans l'isolement : ils ne cultivaient la science que pour elle-même et pour les jouissances qu'elle procure. Cette période d'études paisibles, presque inconnues, dura de longues années. Ce n'est que récemment qu'apparaît une phase nouvelle, toute d'animation et de retentissement. »

Et voilà la renaissance de la Société en 1872 qui verra se confirmer un nouvel élan et un développement tel que nous lui connaissons aujourd'hui.

Durant ce long silence quelques hommes ont personnifié une société endormie : ce sont le Dr *François Lagger*, médecin qui poursuit ses recherches de botanique ; le professeur *Auguste Pahud* qui s'adonne à d'importants travaux géologiques. Comme le conseiller Bourquenoud, le doyen *Dematra* fait de nombreuses observations sur les rosiers indigènes. Enfin *Samuel Perrottet*, originaire du Vully comme le grand Agassiz, est chargé de missions scientifiques dans les colonies françaises.

Avec le réveil de 1872 c'est toute une cohorte de chercheurs qui va renouveler l'espoir des pionniers du début du siècle.

Quand la Faculté des Sciences voit le jour dans les bâtiments de l'entreprise inconnue d'un autre illustre de nos membres, l'ingénieur Ritter, la relève est assurée définitivement. Aujourd'hui la Société a pris sa vitesse de croisière à l'assaut du XXI^e siècle.

Ce sont là quelques éléments pour servir à l'illustration de notre Société qui fête le 150^e anniversaire de sa première naissance.

A l'invitation du fondateur de la Société Helvétique des Sciences Naturelles, et à l'exemple des chercheurs des cantons de Genève, de Berne et du Pays de Vaud, quelques hommes à l'esprit libéral et curieux de tout ce qui peut intéresser l'homme ont fait souffler sur le canton de Fribourg un vent nouveau, sans rien renier de leurs croyances religieuses, comme l'écrivait le Père Girard.

Ces hommes attentifs aux secrets de la nature se sont lancés à la découverte de la botanique, de la minéralogie, de la géologie, dans l'étude des sciences médicales, de la pharmacie et de la chimie. Ils ont inauguré les données statistiques, introduit des méthodes nouvelles en agriculture, voulant éviter le retour des disettes comme celle de 1815-16.

Ils nous ont légué le goût de la recherche, le désir de mieux comprendre notre environnement, se sentant déjà co-responsables de son évolution et de son équilibre.

De ces prédécesseurs, nous conservons le fruit de leurs travaux et l'héritage de leurs collections.

Puisse leur exemple être un encouragement à persévérer dans nos travaux si modestes soient-ils. Le champ de la recherche est vaste malgré les progrès de la science moderne assistée de moyens techniques puissants. Les études scientifiques sont une quête incessante vers une connaissance plus complète et plus harmonieuse de l'univers.

« Fribourg est une ville dépourvue de toute espèce de culture, de science et de littérature » écrivait rageusement en 1534 Cornélius Agrippa, physicien de la ville.

Aujourd'hui il serait étonné du changement. La Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles a participé à cette promotion culturelle. Il n'est pas inutile d'en faire mention.